

Cher Jean-Louis Violeau,

Lorsque j'ai pris connaissance de votre recherche sur les années pré- et post-68 (*Les Architectes et Mai 68*, Paris, Éditions Recherches, 2005), mon attention a été retenue par le passage que vous développez sur le *Vide sanitaire*, une revue que j'ai animée avec plusieurs de mes camarades de l'époque, au mitan des années soixante-dix.

Je trouve votre initiative tout à fait louable, et j'avais apprécié votre premier travail sur ce thème publié dans *In extenso* à l'École d'architecture de Paris-Villemin (ex-UP1) en 1999. L'ouvrage que vous proposez aujourd'hui est beaucoup plus important du point de vue de l'investigation ; il traite de nombreux aspects peu connus de ces années particulièrement agitées sinon vivantes ; il met enfin au jour des courants politiques parfois très minoritaires au sein même d'autres minorités.

Malgré un parti pris historique et méthodologique, un entourage politico-directionnel discutable, je trouve heureux que l'on s'intéresse à cette époque pleine d'audace et pour laquelle beaucoup ont maintenant de la condescendance, d'autres de la haine, d'autres enfin si peu de connaissance ou de reconnaissance.

Je dois tout d'abord vous dire que de s'appuyer sur seulement deux protagonistes qui vous ont servi, semble-t-il, de guide dans votre recherche me laisse perplexe. J'ai bien connu Jacques Allégret et pas du tout Bernard Huet. Pour le premier des deux, et au-delà du personnage qu'on ne peut pas dire antipathique bien que membre du Parti communiste – et c'était déjà à l'époque une tache presque indélébile –, son rôle non négligeable ici et là n'en avait pas été à ce point important qu'il faille consacrer la place que vous lui avez octroyée et l'écouter si sensible dont vous avez fait preuve. Il avait été, en son temps, l'un des responsables des communistes de l'Unité Pédagogique n° 1 (UP1), et je préfère pour ma part parler de staliniens, mais également le responsable du SNES-Sup, et par rapport à la pédagogie, là où il était le plus mal à l'aise, il s'occupait de la question de l'architecte en tant que *figure professionnelle* et des pratiques architecturales (terme fourre-tout qui n'a eu de cesse de fourvoyer nombre d'étudiants dans tant d'impasses). Allégret était monté relativement vite du statut de « grouillot » d'agence à celui de président de l'Atelier d'urbanisme et d'architecture (AUA), dissous en 1986 mais tout cela sans se poser beaucoup de questions sur l'architecture elle-même. Comme beaucoup de professeurs de l'époque, à UP1 et ailleurs, son niveau de connaissance théorique ou tout simplement son ouverture à la pensée était limitée. Il répétait à chaque occasion ou plutôt ressassait les mêmes propos à longueur de cours sur l'architecture en ce que celle-ci ne serait pas tant un « effecteur » que cela. Qu'elle serait, en fin de compte, une chose technique à prendre comme telle, un outil qui, placé dans de bonnes mains, ne pourrait que profiter à tous, etc. Les cours d'Allégret comme ceux de nombre de professeurs affiliés ou proches du Parti communiste (mais pas seulement eux) étaient souvent les plus insipides : peu d'ouverture intellectuelle, un ressassement d'un matérialisme désuet, et d'un marxisme au mieux passé par la moulinette d'Althusser. La plupart ne connaissaient d'ailleurs rien à Marx ; ils ne l'avaient pas lu ou alors dans des versions édulcorées ou filtrées par la presse de l'époque (*la Nouvelle critique...*). Cela donnait des cours d'une grande pauvreté où l'on s'ennuyait ferme. Parmi les membres du PCF, ou compagnons de route, il y avait des figures attachantes et marquantes comme Jean Perrottet, engagé dans des projets de théâtre ou encore Georges Maurios.

Le *Vide sanitaire* (n° 1, mars 1976 ; n° 5, dernier numéro, janvier 1978) en ouvrant un petit espace au sein même de la « forteresse » d'UP1, les martyrisa beaucoup... même si cela ne les poussa pas à réfléchir davantage. Jacques Allégret, pour sa part, était suffisamment habile et semblait vouloir plutôt agir de sa timidité charmeuse pour composer avec les « gauchistes » de l'UP1. À l'époque, militant de la Ligue communiste, j'avais développé une « agit-prop » éloignée du cirque maoïste et de la rigidité stalinienne du PCF, comme des lambertistes de l'AJS-OCI dont vous ne parlez pas assez, une « sectuscule » pénible et

pourtant importante aux Beaux-Arts... Bref, nous avons pu nous entretenir ensemble, et même réaliser une interview avec lui dans le *Vide sanitaire* malgré une méfiance réciproque. D'autres staliniens qui occupaient de bonnes places à l'UP1 étaient beaucoup plus méchants (Claude Schnaidt, par exemple), beaucoup moins souples avec les « gauchistes-Marcellin » ou les « hitléro-trotskyistes »... Je pense que le *Vide sanitaire* a donc eu ce rôle non négligeable dans le discrédit politique des membres du PCF d'autant que les ventes de cette revue avaient atteint plusieurs centaines d'exemplaires (pas loin de 700 ex. pour le n° 3). Ce qui inquiétait un parti politique à l'époque bardé de belles revues mais peu habitué à la contestation dans ce type d'établissement... À UP1, au milieu des années 70, tout le monde lisait le *Vide sanitaire*. Et les staliniens étaient littéralement contraints de nous accepter comme adversaires résolus. J'en ai gardé un excellent souvenir.

Tout cela pour vous dire, que votre longue recherche n'insiste pas assez, à mon avis, sur la grande misère pédagogique de ce milieu de l'enseignement de l'architecture avec des professionnels sans envergure pour une bonne partie (souvent de gros bétonneurs) et de ridicules théoriciens (économistes, sociologues, historiens et autres), bouffis de prétention mais intellectuellement sinistrés. À UP1 – et cela était également vrai dans la plupart des UP de Paris et de Province – on était en effet écrasés par cet environnement intellectuel ultra-paupérisé. Pensez qu'à UP1, il n'y avait même pas de cours d'histoire de l'architecture. Et que pour tenter d'appréhender ce à quoi notre formation se rattachait, précisément l'architecture et pas seulement comme technologie (résistance des matériaux, etc.) il nous fallait aller voir ailleurs. Les théoriciens et historiens italiens furent mes premières et fortes rencontres (Giulio Carlo Argan, Manfredo Tafuri...); de même que les historiens de l'art comme Pierre Francastel, un peu plus tard Hubert Damisch. Henri Lefebvre était une figure isolée, lourdement entachée de son passé jdanovien même s'il avait sympathisé un temps avec les Situationnistes. Par contre, ceux-ci étaient un groupe radical très intéressé, et dès le départ de leur action, au rôle de l'architecture et de l'urbanisme; Guy-Ernest Debord excellait dans la critique de Le Corbusier et du modèle de prison Sing Sing inventé par l'architecte.

J'en reviens maintenant à votre texte sur le *Vide sanitaire*. Vous n'êtes pas toujours au courant des débats qui agitaient notre revue. Et c'est normal. Comme, par exemple, lorsque vous vous méprenez sur ses positions théoriques et/ou politiques, voire « théoriciens » (p. 260, note 142). Peu d'entre nous avaient lu Althusser, auteur il est vrai assez indigent; mais de mon côté je m'y étais employé, et m'en trouvais du coup comme un jeune opposant irréductible à la ligne stalinienne sur UP1 et son intellectuel mélancolique. On ne peut donc surtout pas parler d'« althussérisme bon teint » au sein du *Vide sanitaire*, comme il est curieux de retenir cette entreprise en la rapprochant « toutes proportions gardées, de celle menée par les "Italiens" de l'UEC au milieu des années 1960 (retour aux sources, intellectualisme...) » (p. 260). De fait, notre propre « histoire », le projet à quoi se rattachait le *Vide sanitaire* était aux antipodes de celui des staliniens. Et certains d'entre nous étaient encore plus déterminés que moi sur cet aspect politique des choses. Mai 68 venait de passer, et le Parti communiste restait dans les mémoires comme le parti de l'anti-68, celui de la dénonciation de l'allemand Cohn-Bendit, des « gauchistes » à la solde du Capital, et j'en passe... Je n'avais, de mon côté, qu'une idée : réduire la puissance néfaste de cette énorme secte...

Le comité de rédaction du *Vide sanitaire* – vous l'avez constaté – a fortement évolué du n° 1 au n° 5. Il était gros de 17 membres à son premier numéro pour se réduire au fur et à mesure. Ce qui était le gage d'une excellente tenue de route (« le parti se renforce en se divisant » comme disait l'autre). Nous n'avons indiqué nos noms qu'à partir du numéro 3. Et vous avez bien fait de tous les citer.

Quant à la présence des trois étudiants de l'époque (Christian Girard, Dominique Rouillard et François Lamarre) que vous citez comme ayant « accompagné les débuts du journal étudiants », en l'occurrence le *Vide sanitaire*, j'en ai un peu souri car je peux vous affirmer qu'en tous les cas pour les deux derniers cités (un poème est signé du prénom de Christian

dans le numéro 2), ils n'ont ni les uns ni les autres, ni de près ni de loin, participé à cette revue. J'ai même le souvenir précis d'une certaine défiance, voire d'une méfiance de la part de ces étudiants très frileux sur les questions politiques, très opportunistes quant à leur plan de carrière, ne prenant que rarement position, ne s'opposant surtout jamais à l'institution... C'est avec un certain bonheur, non dissimulé, que je les vois consacrés, à une si modeste échelle il est vrai, prouvant par là leur besoin irrésistible – et jamais démenti – d'être sur le devant de la scène lorsqu'il n'y a pas de danger... Cette présence au sein de la revue du *Vide sanitaire* leur était alors tout à fait improbable à une époque pour le moins agitée où précisément ils n'avaient pas leur place. D'où, pour l'historien que vous êtes, la question des sources... Pourquoi n'avoir jamais pris l'attache avec l'un des membres de la rédaction du *Vide sanitaire* ?

Il y aurait beaucoup d'autres faits à rétablir et des oublis à faire surgir. Dommage que vous ne citiez pas, au hasard de mes propres souvenirs, *la Mérule*, une petite revue de l'UP de Nancy si ma mémoire est bonne, ou le *Bulletin d'informations pédagogiques* (BIP) de l'ESA animé par un ancien camarade, Yves Moraly, aujourd'hui décédé.

Cordialement à vous,

Marc Perelman.